

—Oh ! Jésus, tu permets à tes saints de racheter la faute des hommes, permets que je souffre et que j'expie pour lui ! Permets que nos souffrances effacent cette tache de notre passé et qu'il ne reste dans notre avenir que l'amour qui nous a soutenus jusqu'ici et qui vaincra !

Une paix ineffable remplit l'âme d'Aline ; toujours agenouillée, elle appuya sa tête sur le rebord du lit et s'endormit.

III

Aline mena cinq ans une vie de travailleuse et de recluse. Dès la troisième année, elle fut obligée, pour contenter sa clientèle, de quitter sa mansarde et de s'installer dans un appartement du quatrième étage de la même maison, prenant successivement deux, trois, et jusqu'à six ouvrières. Cependant sa petite robe de laine noire était toujours la plus simple de l'atelier et sa nourriture d'une frugalité trappienne. Pourtant, vers le milieu de la cinquième année, elle modifia son régime frugal, s'accorda de la viande une fois par jour, supprima les longues soirées qu'elle avait jusque-là consacrées à la création de ses modèles et se permit le luxe de dormir de dix heures du soir à six heures du matin. Au bout de trois mois de relâchement d'austérités, elle constata que le cercle bleuâtre qui agrandissait démesurément ses yeux avait disparu, que ses joues creuses et blêmes s'étaient remplies et colorées d'un reflet de santé.

Enfin, un soir d'avril, lorsque l'atelier fut désert, Aline entra dans sa chambre, baissa les persiennes, comme si elle avait peur d'être surprise ; puis, ouvrant son armoire à glace, en descendit un volumineux paquet enveloppé de mousseline. C'était une robe de mariée en cachemire blanc, une traîne de fleurs d'oranger était restée accrochée à la garniture du corsage. Aline détacha la fleur emblématique, et, avec une impatience de fillette essayant une robe neuve, revêtit la toilette de noce. Il lui fallut relâcher les coutures, le corsage de la jeune fille de vingt ans était un peu étroit pour la femme de vingt-six ans dans l'épanouissement de sa jeunesse ; devant son miroir elle resta perplexe :

—J'ai la même robe, la même coiffure, et pourtant je ne suis plus la même... M'aimera-t-il ainsi ?

L'image reflétée n'était plus celle d'une vierge émue et troublée, mais d'une femme qui avait souffert dans la bataille de la vie, lutté et vaincu, et dont les yeux brun clair exprimaient l'amour conscient et la volonté.

IV

Le 1er mai, le petit appartement de Mme Jacques-Louis prit un air de fête, partout des plantes vertes et des roses sombres.

—Sa fleur favorite, murmura la jeune femme.

Et elle en épingla une touffe sous son menton et à sa ceinture.

Le reflet de l'abat-jour de soie rouge de la lampe fondait en une teinte chaude la robe blanche et les roses qui s'effeuillaient sous l'onduleuse torsade des cheveux châtain.

—Huit heures moins un quart ! se dit-elle à demi-voix ; il m'a écrit qu'il serait là à huit heures précises, et il est si ponctuel.

Vite, elle alla donner le coup de main suprême au dîner qui mitonnait à la cuisine sur le réchaud à gaz, et la dernière touche à la table à deux places, jonchée de fleurs, où la nappe était mise dans un coin de l'atelier.

Elle rentra au salon, la pendule frappa huit coups, et les horloges d'Auteuil et de Passy s'entre-répondirent.

—Il est huit heures !

La jeune femme s'arrêta sur le seuil de l'antichambre, l'oreille au guet ; elle avait cru reconnaître sur l'escalier un pas, combien cher !... Cinq minutes passèrent... Non, elle s'était trompée.

Une angoisse l'envahit.

—S'il ne venait pas !

Elle entendit un souffle imperceptible, quelque chose comme un sanglot dans le lointain, très loin. Elle courut à la porte et l'ouvrit.

Un homme était là. Elle recula. Était-ce là Jacques, son Jacques ?

Le nouveau venu avait les épaules légèrement voûtées, les yeux éteints, vitreux, comme si le regard était rentré et ne voyait plus qu'en dedans ; les joues boursoufflées et flasques, d'une blancheur terreuse, le menton et la lèvre rasés découvraient une bouche exsangue, amèrement plissée.

L'homme referma la porte et, sans lever les yeux sur la jeune femme, entra au salon, elle le suivit tremblante ; elle aurait voulu lui jeter les bras autour du cou, mais elle ne le reconnaissait pas, il lui faisait l'effet d'un étranger.

—Je te fais peur, hein ?... Tu ne reconnais pas ton mari ?... Un joli mari, ajouta-t-il avec un rire sardonique... Un vieillard à trente-cinq ans !

Il enleva son chapeau et montra ses cheveux grisonnants, coupés près, à ras.

—Oui, continua-t-il, un couple bien assorti, toi jeune et belle... Je ne t'ai jamais trouvée si belle ! ajouta-t-il avec irritation.

—Cela te fâche ? murmura Aline d'une ton déconcerté et suppliant.

Elle fit un pas vers lui, les bras tendus.

—Non ! non ! ne m'approche pas..., je suis le paria... Tu ne dois pas me toucher... Vraiment, reprit-il avec colère, as-tu supposé que j'accepterais ton sacrifice ? Tu crois donc que je suis descendu bien bas, que j'ai perdu toute notion de délicatesse et d'honneur... J'ai eu tort de venir, c'était une faiblesse... Tu te serais crue veuve et aurais pu recommencer, ta vie... J'ai mal agi... J'ai voulu te revoir pour la dernière fois... Remplir mes yeux de ta beauté et fuir... m'effacer de ta vie, car je suis indigne de toi.

—Je t'en prie, interrompit-elle plaintivement.

—Aline, cria-t-il avec une énergie brutale, tu es libre, voici ton anneau de mariage, demande le divorce, on te l'accordera bien vite, va... Oublie-moi...

Brusquement, il gagna la porte.

CLARA DELAY.

(La fin au prochain numéro)

FEU M. DAVID FRANCHÈRE

Un ancien et très estimé Canadien-français vient de s'éteindre à Chicago. M. Franchère naquit à Louiseville (F.Q.), en 1817 ; en 1844, il épousait Mlle Mathilde Moffett, avec laquelle il se rendit, dès 1849, à Chicago.

Il fut, on peut le dire, l'un des fondateurs de cette ville devenue la plus grande des États-Unis—mais alors si peu de chose. C'est ainsi que nos Canadiens sont allés, sur différents points des États-Unis, commencer le peuplement de vastes étendues alors inconnues, aujourd'hui si prospères.



Dix ans après, M. Franchère devenait veuf et, durant treize ans, il s'appliqua à former dans le bien et la vertu les enfants qu'il avait eus de ce mariage. En 1862, il épousait, en secondes noces, Mlle Herménégilde Bourque, qui lui survit.

M. Franchère était un chrétien convaincu : il a mérité d'avoir son éloge fait par le R. P. Adam, S. J.

Nous présentons toutes nos condoléances à sa famille.

NOS FLEURS CANADIENNES

LA BRUNELLE.—(Extrait.)

La brunelle est cette plante commune dans nos champs et le long des routes, dont les petites fleurs violettes sont disposées en un gros épi. On la rencontre dans toute l'Amérique du Nord et généralement dans toutes les contrées de la zone tempérée. On l'emploie pour la guérison des ulcères de la bouche et les inflammations des amygdales.



En Europe, quelques variétés de brunelles ont des fleurs blanches ou roses, d'autres de grandes fleurs d'un bleu violet.

Dernier détail : la brunelle est le symbole des plaisirs sylvestres.

*Edz Massicotte*

(Reproduction interdite)

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons reçu une élégante brochure format in-8<sup>o</sup> carré, très bien imprimée, portant pour titre : *Le Moteur Centripète*, par E. d'Odet d'Orsonnens.

Cette brochure, d'un aspect fort engageant, a été imprimée par MM. A. Bureau et frères, 9, rue O'Connor, à Ottawa.

Nous ne pouvons entreprendre l'étude de cette brochure comptant 45 pages de texte, ni suivre l'auteur dans toutes ses descriptions et ses calculs de mécanique : qu'il nous suffise de dire qu'il base le système de son moteur centripète sur la force de l'attraction de la terre—ce qui semblerait indiquer qu'il obtient un mouvement, sinon perpétuel, du moins incessant qu'il peut cependant régler à volonté et même arrêter totalement.

Voilà, certes, une curieuse découverte, qui montre que le génie de l'homme a encore de vastes champs à explorer.

LE RUISSEAU ET L'ÉTANG

L'étang, fier de sa nappe d'eau

Qu'il déployait dans la prairie,

Traitait de fuyard le ruisseau,

Qui lui fit cette répartie :

« Oui, fainéant, je fuis ton sort,

Quand je m'éloigne de ma source ;

De ce limon où ton eau dort,

Je me préserve par ma course. »

COFFIN.